

HARRY DE JADIS

— C'est amusant que vous ayez rencontré Harry par hasard.

— C'était certes inattendu.

— Vous étiez dans un café pour matelots.

— En effet.

— Je n'aime pas ce genre de lieu.

Je n'apprécie pas plus qu'elle ces salles éclairées d'une lumière crue par la grosse ampoule du plafond, bourrées d'hommes basanés aux pantalons rapiécés qui jouent aux cartes en fumant, boivent du raki et parlent haut. Mais il est inutile de préciser que j'y venais chercher un marin pour me faire traverser l'Adriatique. Elle devine trop facilement ce qui est à peine suggéré pour que je lui fournisse, de surcroît, des renseignements précis.

Lieu pauvre et fruste dont les murs d'un blanc sale sont tachés de réclames criardes pour Coca-Cola, sur lesquelles des cover-girls américaines aseptisées, seule présence féminine, étendent leurs jambes démesurément longues, prometteuses de délices ambiguës autant qu'inaccessibles. Joues lisses et sourires creux braqués sur ces hommes sans grâce, la plupart debout autour des chaises rudimentaires et des tables bancales.

— C'est lui qui vous a reconnu ?

Ses questions m'agacent. Noyée dans son océan brumeux et indécis, elle lance soudain des mots qui exigent une réponse claire. Oui, c'est Harry qui est venu me taper sur l'épaule et j'en ai été bien content.

Personne apparemment n'avait pris garde à mon entrée ; mais quand je fus accoudé à la planche de plastique jaune qui servait de comptoir, j'ai entendu le brouhaha décroître et senti mon dos lorgné par des yeux innombrables, au point que j'ai songé à me retirer. J'ai commandé un raki. Lentement, par saccades, le bruit reprenait derrière moi. Deuxième raki. Passer pour un ivrogne était façon de me faire adopter. Au troisième raki j'ai demandé au patron corpulent, en un mélange de grec et d'italien s'il connaissait quelqu'un parlant anglais. J'avais hâte d'en finir. Sans altérer son expression maussade, il lança d'une voix profonde qui couvrit les bruits de la salle et que j'aurais souhaitée moins tonitruante : « Démétrios ! ». Un hercule chauve s'est approché tranquillement, d'un pas balancé. Le patron lui a dit quelques mots et s'est retourné vers moi en abaissant ses paupières épaisses. Démétrios sorti du café, j'ai commandé un quatrième verre de cet alcool médiocre en souhaitant que l'interprète ne tarde pas. Je n'ai guère attendu. Démétrios est revenu, précédé par un petit homme adipeux, entre deux âges, au costume gris foncé avachi et sali aux revers, qui ressemblait à tous les petits-bourgeois provinciaux de ce pays. Il agitait des bras courts terminés par des mains potelées aux ongles noirs et, dès qu'il m'aperçut, il entreprit de parler avec volubilité un anglais élémentaire et rauque étalant un mépris absolu de toute syntaxe, compensé par une assurance magistrale. Il pérorait pour la galerie plus que pour moi, visiblement fier d'étaler sa connaissance de « la langue de Shakespeare et de Winston Churchill », comme il se plaisait à le répéter.

Je ne pouvais m'intéresser aux histoires de ce personnage postillonnant dont la bouche aux dents cariées et l'haleine qui empestait le tabac m'indisposaient. Il était de ces gens qui conversent en soufflant dans le nez de leur interlocuteur et se confient avec la délicatesse d'un haut-parleur de foire. Je n'osais pourtant trop me reculer de peur de le vexer. Il prétendait avoir connu nombre d'Anglais, et même avoir tenu dans un film britannique un rôle qui n'était pas négligeable. Il sortait des photos d'un grand portefeuille de cuir fripé : un fils étudiant à Liverpool, un autre lieutenant dans l'armée... Je ne pourrais me fier à cet homme et je l'aurais planté là bien volontiers si le raki ne m'avait engourdi en dissolvant mes énergies. Il brandissait sa carte de visite : « Mésopoulos, pour vous servir, Monsieur. » Il a insisté pour m'offrir encore un verre et mes inquiétudes se diluaient dans la brume de nos cigarettes. Une voix très neutre me rappelait la nécessité de la prudence, mais, lointaine et impersonnelle, elle refusait de s'incarner, lucidité détachée, inopérante, qui m'assurait que l'affaire s'annonçait mal. Mésopoulos me présenterait infailliblement à un personnage de son acabit, mais j'étais trop entravé par l'alcool pour modifier mon plan.

Et Harry a surgi !